

LA DÉCOUVERTE DE LA PÉNICILLINE : UNE RÉVOLUTION DANS LE TRAITEMENT DE LA SYPHILIS.

M'gasseb Habib

Doctorant en histoire contemporaine

1-Le traitement de la syphilis avant le XXIème siècle.

Pendant toute l'époque moderne, l'absence de traitement rationnel de la syphilis a fait surgir ou entretenir différentes recettes empiriques, qui se basaient sur les traditions, les convictions religieuses, les croyances magiques ou les souvenirs lointains de la médecine arabe.

En Tunisie Ceux qui guérissaient étaient des « médecins arbi », de sexe masculin, en général des coiffeurs, des responsables de marabouts, mais aussi des femmes. Elles prenaient en charge la syphilis féminine aussi bien dans les foyers que dans les maisons de tolérance. La femme médecin qui s'occupait de cette maladie s'appelait « la toubiba (1) ». Elle a survécu jusqu'aux alentours de 1920. Elle diagnostiquait la maladie et proposait les traitements à partir d'ingrédients achetés au souk. Dans les quartiers réservés, la « toubiba » était bien accueillie et elle pouvait même résider parmi les prostituées pendant toute la durée de la maladie (2). Elle proposait généralement le bain quotidien pour purifier le corps. Cette pratique était un reliquat de la médecine arabe qui considérait que la syphilis est un empoisonnement de l'humeur (3). Le bain prescrit était associé à une diète, une sudation avec suppression de sel etc. Des adjuvants qui aidaient à faire sortir les mauvaises « humeurs » de l'organisme.

Pour ceux qui pouvaient se le permettre, les bains dans les eaux thermales étaient vivement conseillés étant donné que les stations ne manquaient pas en Tunisie. Les plus célèbres étaient celles de Hammam-Lif (4), de Korbous et de Zriba.

La station de Hammam-Lif était fréquentée aussi bien par le Bey que par ses protégés. Elle était partagée en deux compartiments pour répondre à ces exigences (5). L'eau contient des sels et de l'iode qui aidaient à la guérison des complications syphilitiques.

L'eau thermale de Korbous était célèbre, elle aussi, par son efficacité dans le traitement de la syphilis. La station attirait une bonne partie de la population. Le malade qui devait y séjourner, complétait ses soins par le sacrifice d'un mouton à Sidi Amara, le marabout du village, et l'offrande d'un couscous aux habitants du village.

La station « Hammam Zriba », qui se trouve près de la ville de Zaghouan, entourée de montagnes, était connue même par les Algériens et les Tripolitains. Elle pouvait accueillir 500 visiteurs en une seule journée.

Un autre traitement était conseillé contre la syphilis : c'était la diète arabe ; le ou la malade ne devait pas s'exposer au vent, sortir, fumer ou avoir des relations sexuelles pendant 40 jours.

Chaque matin, il devait ingurgiter une grande cuillerée de pâte composée de salsepareille, de canelle, de sucre brut et de gingembre. Ce traitement devait être accompagné d'une diète. Durant les 10 premiers jours, le malade n'avait le droit de manger qu'un morceau de pain sans sel et des raisins secs. Ensuite, il pouvait se nourrir d'un peu de couscous et de beurre tout en provoquant de temps en temps la transpiration par la fumigation de certaines herbes.

Le Dr Panzo, médecin de colonisation à Kalaa Djerda, rapporte que la syphilis était soignée par la tisane de salsepareille. Cette tisane, qui contenait 5 à 10 grammes de cette herbe par litre, était prise à jeun pendant une période de 40 jours. Pendant ce traitement, le malade devait se soumettre à un régime rigoureux basé sur du pain et de l'huile. Il devait s'abstenir d'avoir des rapports sexuels et se préserver des rhumes et des travaux pénibles.

L'historien tunisien Mohamed El Beji El Massaoudi dans son livre sur la syphilis, décrit les différentes méthodes de traitement employées dans la Régence du XIXème siècle. Elles se basaient toutes sur des méthodes hygiéno-diététiques, de pâtes de différentes herbes médicinales dont la principale est la salsepareille et le bain quotidien, de préférence dans les eaux de sources réputées bénéfiques pour le traitement de la syphilis.

Quant aux diverses manifestations cutanées de la syphilis, elles se traitaient par des bains chauds, du savon vert et une transpiration abondante. Les plaies ulcéreuses nécrotiques et quelques fois gangreneuses étaient soupoudrées de « tutia » (sulfate de cuivre pulvérisé). Aussi la « achba » ou la « mabrouka », espèce de potion anticontagieuse, vendue par les Jerbiens, comme un remède antisiphilitique, était largement employée. Ces remèdes étaient coûteux et les ingrédients difficiles à trouver. On pouvait alors se contenter d'égorger une tortue ou de couper en deux une cigogne.

Les différents traitements étaient complétés par des amulettes, d'un usage courant aussi bien pour la guérison de la syphilis que pour la prévention d'autres maladies.

Mais, devant l'absence ou la médiocrité des résultats obtenus par ces différentes méthodes de traitement, les gens demandaient le secours de Dieu. C'est à Dieu que tout le monde s'adressait aussi bien les « médecins » que les patients : « la maladie guérit si Dieu le veut et ne guérit pas si Dieu le veut ». La maladie était une volonté divine : parfois ceux qui en étaient atteints, étaient choisis par Dieu pour subir des épreuves dans cette vie éphémère et trouveraient une récompense au paradis. Cet esprit fataliste qui régnait au sein de la population

tunisienne faisait croire à certains que ceux qui mourraient suite à une maladie de ce genre étaient des martyrs. Cet état d'esprit aidait les malades à supporter la syphilis avec ses douleurs et ses mutilations défigurantes

2. La découverte des dérivés arsenicaux : une découverte prometteuse.

L'apparition soudaine de l'épidémie de syphilis en Europe à la fin du XV^{ème} siècle avait provoqué une terreur et une panique. On l'attribuait à des causes différentes : la conjonction des planètes, une certaine intempérie de l'air, la sophistication des aliments, l'empoisonnement de l'eau etc.

Au XVI^{ème} siècle, lorsqu'on s'était rendu compte du véritable mode de transmission de la maladie, on la considéra comme une punition pour ceux qui étaient débauchés. Ceux qui en étaient atteints n'avaient que ce qu'ils méritaient. Ils étaient punis par là où ils avaient péché. Il était normal qu'ils restent sans secours et sans traitement. Avec la propagation de la maladie dans les différentes couches de la population, plusieurs traitements ont été essayés. Ils étaient tous inefficaces.

Le traitement de la syphilis n'était passé de l'empirisme, qui a régné pendant toute l'époque moderne, au rationalisme qu'au début du XIX^{ème} siècle avec la première révolution industrielle. A partir des années 1830-1840, la médecine en occident a accompli des progrès énormes dans la pathologie vénérienne et a fait de la syphiligraphie une science exacte. Depuis, les recherches, les observations et les expérimentations se sont multipliées et ont fait progresser les connaissances aussi bien de l'histoire naturelle de la maladie syphilitique que dans son traitement.

Les médecins du XIX^{ème} siècle ont commencé par l'expérimentation scientifique des recettes existantes. Après de longs travaux, ils ont retenu le mercure et le bismuth comme substances pouvant donner des résultats dans le traitement de la syphilis.

Au début du XX^{ème} siècle, c'est la découverte des dérivés arsenicaux qui a donné un véritable espoir à la limitation de la propagation de la maladie syphilitique. Il faudra attendre la fin de la deuxième guerre mondiale pour expérimenter un remède vraiment efficace contre cette maladie : la pénicilline.

Le mercure est un médicament antisiphilitique connu depuis le moyen-âge. On l'utilisait avec d'autres préparations. Sa supériorité vis à vis des autres traitements à base d'herbes, n'a été véritablement comprise qu'au XIX^{ème} siècle.

Le mercure a été utilisé par les médecins arabes et employé surtout dans les pansements des plaies de « mauvaise nature » et les dermatoses parasitaires. Il a été décrit comme un traitement de la syphilis par Abdel Karim Ben Yahia Al Ilj au milieu du XVI^{ème} siècle, un « mizwar » marocain qui s'est intéressé à la médecine. En Tunisie, c'est le médecin Ahmed Dahmani (fin du XVIII^{ème} et début du XIX^{ème} siècle) qui l'a présenté pour la première fois comme traitement de la syphilis. Le mercure est un agent d'action lente. Il entrave la pullulation des « tréponèmes » plutôt qu'il ne les détruit véritablement. La voie d'administration est locale, orale, rectale, intramusculaire ou intraveineuse.

Quant au bismuth, c'est une découverte du XIX^{ème}. Il existe de nombreux dérivés bismuthiques : les insolubles, les demi

insolubles et les solubles dans l'eau. La voie d'administration est presque toujours l'injection intramusculaire. Mais parfois, on était obligé d'utiliser la voie intraveineuse pour éviter les nodosités. Les voies orale, rectale et cutanée n'étaient pas utilisées.

L'arsenic, est, lui aussi, un produit ancien. Il a été utilisé depuis le Moyen Age dans la guérison des plaies infectées. Abdel Karim Ben Yahia Al Ilj rapporte que l'arsenic a été utilisé comme adjuvant au mercure dans le traitement de la syphilis au milieu du XVI^{ème} siècle. Les défenseurs de la thèse de l'ancienneté de cette maladie rapportent que l'arsenic a été utilisé par la médecine perse dans le traitement de la syphilis, au début du XV^{ème} siècle.

Au début du XX^{ème}, l'arsenic et ses dérivés ont fait l'objet de travaux très poussés. C'est le médecin allemand Ehrlich, qui, après de longues et fréquentes expériences a découvert le salvarsan ou le 606, qui offre une efficacité supérieure à tous les autres produits découverts précédemment ainsi qu'une toxicité moindre. En 1910, ce fut la grande découverte de l'époque et la révolution en syphiligraphie. A chaque fois qu'il découvrait un produit, Ehrlich le testait sur les animaux pour mesurer son efficacité thérapeutique et ses effets secondaires ; mais il n'obtenait jamais le résultat qu'il recherchait. Au 606^{ème} essai, il découvrait le salvarsan qui paraissait répondre aux conditions recherchées. Ce produit, qui a été commercialisé à l'échelle mondiale, a apporté un certain espoir pour les syphilitiques et a fait d'Ehrlich l'un des grands savants de l'époque.

Depuis, d'autres dérivés arsenicaux ont été découverts comme : le néosalvarsan ou novarsénobenzol, le sulfarsénol etc. Mais aucun de ces produits n'était supérieur au salvarsan

D'autres traitements ont été utilisés au début du XX^{ème} siècle contre la syphilis, dans le but de compléter l'action des arsenics, comme les iodures, les rayons ultraviolets, le fer, les eaux sulfureuses, l'opothérapie pluri glandulaire, les traitements locaux des lésions dermatologiques soit par chirurgie, soit par injection locale d'atropine, de mercure ou d'autres produits. Certains syphiligraphes ont même essayé la salsepareille.

D'autres médicaments ont été expérimentés (des sels d'or ou des dérivés du zinc) ou des méthodes thérapeutiques comme la malaria-thérapie, l'immunisation antisiphilitique par la peau, la vaccination ou la protéinothérapie, mais sans grand succès.

La conduite générale du traitement par les arsenics en 1935 était comme suit : dès qu'un nouveau syphilitique était découvert, à n'importe quel stade de la maladie, il devait être sous traitement permanent. Celui-ci se faisait en cinq étapes. Dans chacune d'elle, le malade bénéficiait d'un traitement différent.

- Le traitement d'attaque consistait à administrer un arsenic, soit seul, soit associé au mercure ou au bismuth, sous forme d'injections intraveineuses hebdomadaires, à doses croissantes. Le traitement devait continuer jusqu'à la disparition de tous les signes cliniques et humoraux. Il devait durer une année.

- Le traitement de consolidation, dans la deuxième phase, était indispensable pour éviter les récives et consolider les résultats obtenus. Il consistait à administrer au malade quatre cures, chacune comprenait une série d'injections. Cette phase durait

de quelques mois à un an. L'ensemble du traitement durait 2 à 4 ans.

- La troisième période qui durait 8 mois était celle de l'observation. Le malade ne prenait aucun médicament, mais il était systématiquement exploré par des examens du sang et du liquide céphalo-rachidien pour assurer la négativation de la réaction de Bordet Wassermann.

- La quatrième période du traitement était celle de l'assurance qui consistait à faire des injections d'arsenic espacées et à faible dose pendant 15 à 20 ans, afin d'éviter les récurrences lointaines.

- La cinquième période s'étendait sur toute la vie du malade. C'était celle de la surveillance clinique et sérologique annuelle à vie. Un syphilitique ayant suivi les étapes du traitement, et subi les différents examens avec succès et accumulé toutes les chances de guérison, devra chaque année revoir le médecin pour subir les examens cliniques et sérologiques complets.

Quoi qu'il en soit, le traitement à base de produits arsenicaux durait toute la vie. S'il faisait disparaître assez vite les lésions cutanées, il ne stérilisait le sang et le liquide céphalorachidien qu'après des années de traitement. Même si la stérilisation avait été obtenue, une récurrence était possible à tout moment. D'où la surveillance du malade à vie.

En plus, les arsenics présentaient des effets secondaires multiples et fréquents : nausées, vomissements, troubles gastro-intestinaux, éruptions cutanées, ictères, douleurs veineuses, thromboses veineuses etc.

Les décès qui survenaient à la suite des traitements par les arsenics n'étaient pas rares, même chez les sujets jeunes et vigoureux. Le Dr Jamin, l'initiateur du programme de lutte contre les maladies vénériennes en Tunisie à partir de 1919 a rapporté dans sa thèse 212 cas de décès.

Le traitement par les arsenics éveillait les complications neurologiques chez les Tunisiens, alors que toutes les études et rapports antérieurs ont démontré l'extrême rareté de ces complications. Il a même augmenté la fréquence de ces complications chez les Européens et a fait diminuer leur durée d'incubation de 17 à 19 ans.

En définitive, la découverte des arsenicaux a donné de l'espoir mais n'a pas résolu le problème de la syphilis. Aucun des composés arsenicaux n'a donné une satisfaction totale par rapport aux objectifs recherchés c'est à dire une action curative efficace, une tolérance parfaite et un maniement commode.

3. La découverte de la pénicilline : une révolution.

Dans les années 1940, une découverte devait bouleverser toute l'histoire de la syphilis, de la médecine et même de l'humanité: celle de la pénicilline. Ce médicament a inauguré une ère nouvelle dans laquelle l'humanité a pu trouver une solution aux problèmes des maladies infectieuses : c'est l'ère des antibiotiques. La pénicilline a été le premier antibiotique et il reste parmi les meilleurs jusqu'à nos jours. C'est en 1928-1929, au «Saint Mary's hospital », de Londres que A Fleming a découvert d'une façon fortuite ce médicament. Il a constaté qu'une contamination accidentelle par une moisissure de l'air de colonies de microbes (des staphylocoques), qu'il cultivait dans son laboratoire, provoquait une lyse de ces colonies. Ce phénomène qui le surpris l'incita à faire des expériences, à la suite desquelles, il démontra que les moisissures sécrétaient une substance capable de tuer les microbes : c'était la pénicilline. La découverte de la pénicilline n'avait pas eu de suites immédiates. Il a fallu 10 ans d'attente pour qu'une équipe de chercheurs s'attelle à l'étude d'une utilisation pratique de cette découverte. C'était dans les années 1939-1940, que les savants d'Oxford : Chain, Abraham, Florey, Falk, Fletcher, Gardner, Hartley, Jennings, Baker, Holiday, Robinson, Orrwing et Sanders, ont réalisé un travail considérable tendant à résoudre tous les problèmes théoriques et pratiques de l'utilisation de la pénicilline comme le remède pour les maladies infectieuses : préparation, concentration, purification, mode d'action, absorption, élimination, action thérapeutique et modes d'application. Aussitôt, encouragée par ces travaux, l'industrie américaine se mit à fabriquer la pénicilline.

L'utilisation de ce médicament comme remède à la syphilis n'a commencé qu'en 1943 avec Mahoney, Arnold et Harris.

En Tunisie, c'est après la deuxième guerre mondiale que la pénicilline a été utilisée pour traiter la syphilis. Elle s'est révélée très efficace, ses effets secondaires sont nuls en dehors de l'allergie, son administration facile, et aucune résistance du « tréponème pale » n'a été signalée.

En conclusion, nous remarquons que le traitement de la syphilis a évolué d'une façon très rapide. Pendant quelques dizaines d'années, le traitement qui était empirique est devenu rationnel et efficace. La maladie qui était très grave, incurable et très répandue, devient une maladie ordinaire, curable et en voie de disparition.